

Paroles et musiques, par René Bourdier

Georges Brassens à Bobino : L'été d'un grand chêne

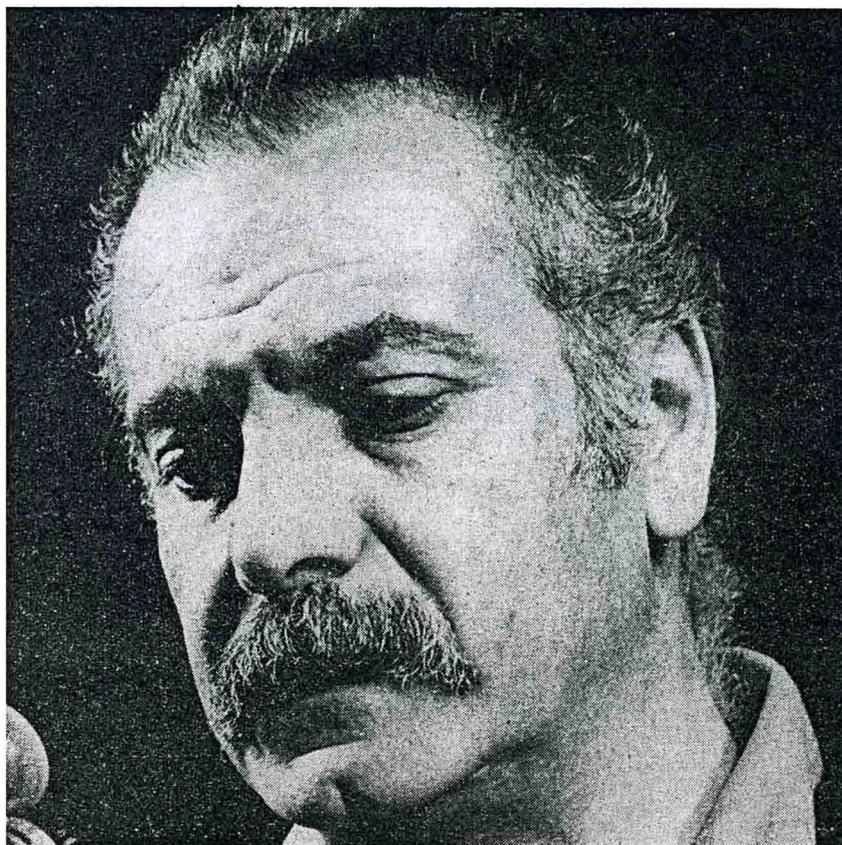


Photo Robert Lévy

UNE salle debout, rythmant des mains d'interminables rappels, criant des titres de chansons, des « encore » qu'elle eût souhaité voir se transformer en « toujours », et l'homme à elle livré, titubant de fatigue sur le devant de la scène, « relancé » une fois, deux, trois, quatre fois par cette chaleur, cette ferveur prodigieuses, l'homme nu de visage, éperdu, assourdi, brisé, giflé, revigoré par les vagues d'une popularité fortes à l'enlever jusqu'au ciel, je n'avais vu manifestation d'une aussi enthousiaste estime depuis la rentrée de M. Charles Trenet, en mars 66, devant ce même public de Bobino, le plus sévère des juges parce que sans aucun doute le plus connaisseur.

On peut parler de communion, si les mots ont encore un sens. Singulière constatation à propos d'un auteur dont l'œuvre, selon M. Georges Coulonges, est peuplée de héros auxquels *manque l'univers qui entoure les hommes d'aujourd'hui* et à qui il est fait procès de *chanter au singulier* (1). Je n'entends pas, citant cet auteur, entamer polémique avec lui (j'aurais plus grave à relever dans ses propos qui concerne non plus la chanson — une certaine idée de la chanson — mais l'homme). Je constate simplement qu'entre ce qui est affirmé dans ce livre — la solitude *égoïste* de M. Georges Brassens — et ce que j'ai vécu ce dernier mercredi à Bobino il y a quelque chose qui ne colle pas du tout.

(1) René Bourdier fait ici allusion au livre " *La chanson en son temps. De Béranger au juke-box* " de Georges Coulonges (Editeurs Français Réunis, juillet 1969).

Solitaire ? Oui, M. Brassens l'est dans la mesure où la lucidité condamne à la solitude tout écrivain — romancier, poète, chansonnier ou philosophe — à l'heure de la création. UN (solitaire) est Eluard quand il écrit :

*Je veux montrer la foule et chaque
[homme en détail
Avec ce qui l'anime et qui le
[désespère.*

Je cite ces vers parce qu'ils reflètent assez bien je crois la philosophie de M. Brassens. Je vois bien qu'il me faut ici tenter de m'expliquer. Si l'auteur — disons : du *Gorille* — ne parle pas de la guerre, comme on le lui reproche, ou en parle d'une manière qu'on trouve offusquante, c'est qu'il a ses propres blessures de guerre que sa pudeur lui interdit de montrer. Qu'on ne proclame pas, partant de ce parti pris de silence, que ses personnages *agissent dans un monde sans bonheur et sans malheur collectifs*. Et d'abord, qu'est-ce que c'est qu'un *bonheur collectif* ? Cherchez-en la définition dans les gazettes de ce temps, toutes emplies des échos du naufrage d'un peuple (*malheur collectif*) qui, un moment, avait cru possible d'y atteindre.

C'est une pente de mon caractère de me laisser, par qui m'*enrage*, tirer par la manche. Nous devons, vous et moi, revivre le tour de chant de M. Georges Brassens et je sais trop comment je suis sorti du sujet. Com-

ment, plus justement dit, j'ai *eu l'air* de m'en éloigner. A la vérité, nous sommes en plein cœur de notre affaire. Remettons simplement les pieds à Bobino ; cela nous évitera de nous égarer. Je vois, qu'on veuille bien m'excuser de taper sur le clou qui m'est offert, dans le triomphe — oublions en passant que ce mot fut souvent galvaudé pour lui rendre son sens d'*événement glorieux* — de M. Brassens non point une manifestation de *foule*, mais l'acquiescement de « chaque homme en détail ».

L'homme-pluriel n'existe pas (on disait des SS qu'ils constituaient une horde). Ce n'est pas d'être UN de la foule qui donne le droit de parler de dignité et de bonheur (je ne vise pas ici M. Coulonges, je parle en termes plus généraux) mais de s'y sentir UN *dans*.

C'est cet homme qui intéresse M. Georges Brassens. L'homme multiforme. Le copain, l'amoureux, le cocu, le gendarme, le fossoyeur, le pauvre bougre. L'homme et son environnement. Son destin tout tracé. La vie. L'amour. L'amitié. La mort. Thèmes éternels, à coup sûr. Laissons, voulez-vous, de côté ses grands aînés (à l'abri de tout reproche parce que dormant dans le panthéon de nos gloires littéraires) pour regarder d'un peu plus près les images neuves qu'en tire le poète, dans lesquelles se retrouve, comme si elles lui étaient miroir, son contemporain.

Il était une poignée de main...

Ces jours derniers, au cours d'une de ces conversations qu'on dit à bâtons rompus (on n'ose plus les désigner à cœur ouvert depuis que les chirurgiens ont le scalpel indiscret), nous nous entretenions, M. Brassens et moi, du devenir de l'homme dans notre monde *machinisé*. C'était venu de rien. Je veux dire que nous étions partis de ce phénomène qu'est l'exode du week-end. De rien, vous voyez bien : la nécessité pour le citadin de s'arracher à la ville tentaculaire et à ses foules implacablement foules afin de se retrouver UN dans son petit univers d'homme. Étaient écrites ses chansons, dont il n'était pas question dans notre conversation. Or, voici que son tour de chant s'ouvre sur ce problème de l'incommunicabilité dont nous avons si longuement débattu.

Nous sommes donc en plein — avec *La rose, la bouteille et la poignée de main*, chanson-procès, je ne dirai pas de notre société, mais de chaque UN qui se laisse, par elle, « réduire en égoïsme » — dans « cet univers qui entoure les hommes d'aujourd'hui ». La vérité dite est plus rude que ne le laissent à entendre les deux premiers volets du triptyque. Il y a du moraliste chez notre auteur. Un La Fontaine qui feint de s'ignorer mais qui, comme l'autre, pose son regard tendre-lucide sur les travers du monde et les malaises de son temps. Relisez ce texte, paru ici en prépublication, et dites-moi si je me trompe.

A cette constatation désabusée,
*Car aujourd'hui, c'est saugrenu,
Sans être louche on ne peut pas
Serrer la main des inconnus.
On est tombé bien bas, bien bas,*

le public, à mon grand étonnement, a réagi, lui aussi, de la plus lucide des façons. Comme si, de chaque UN, M. Georges Brassens venait de déciller les yeux.

Une inspiration qui nargue la logique

Je ne sais personne qui se soit jamais lancé à raconter, par le détail, un tour de chant de M. Brassens. Si j'ai pu donner l'impression de m'y risquer avec cette toute première de ses nouvelles œuvres par quoi il « lève son rideau » c'est qu'avec elle je puis tenir pour clos l'incident soulevé au début de cet article. Comme il se dit en bonne justice : la cause est entendue.

Huit chansons inédites figurent à ce tour. Toutes fruits de ce grand chêne aujourd'hui épanoui au plein de son été, elles conjuguent au temps présent, comme la plupart de ses devancières, patine et charme du passé (classicisme de la forme) et jeunesse de ton (modernité de l'expression). On pourrait, à ce propos, faire la remarque suivante : en s'astreignant à ne traiter que les thèmes précités, M. Brassens risquait de voir se tarir son inspiration. Bien au contraire celle-ci s'amuse, dirait-on, à narguer la logique. La nôtre. Ainsi, du jeu « Qu'emporteriez-vous sur une île déserte ? » est né *Rien à jeter*, petite ode à la femme —

Tout est bon chez elle, il n'y a rien

[à jeter,

Sur une île déserte, il faut tout

[emporter

— qui fournit au poète prétexte à un de ces portraits habilement mis en chair déjà si nombreux dans son œuvre, dont aucun, pourtant, ne ressemble à aucun.

Oui, il est vrai, j'avais juré de ne pas disséquer ce tour. Il faudra donc que je taise mon sentiment devant l'effrontée diablerie qu'est *La Religieuse*, le tendre conte de *Bécassine*, la réhabilitation du mot amour dans *Sale petit bonhomme* à laquelle la pirouette finale,

Et j'aurais sans nul doute enterré
[cette histoire

Si pour renouveler un peu mon
[répertoire

Je n'avais besoin de chansons,

donne, par effet contraire, comme si ce sourire de l'auteur mettait en lumière une mélancolie réelle, une gravité véritable. Je me tairai aussi devant *Révérance parler*, la plus forte peut-être de ce cru nouveau — j'entends forte par le sujet traité — (devrais-je pas dire l'objet?) qui eût mené tout autre que M. Brassens à commettre d'irréparables fautes contre le bon goût. Silence également sur *L'Ancêtre* (que vous connaissez d'ailleurs). Et juste un mot, rattaché au spectacle, de *Misogynie à part* qui a fait beaucoup rire au point que l'interprète lui-même...

Nous sommes bien loin, on le voit, de la « bonhomie » sous laquelle on accable trop souvent ce grand auteur. Poète, moraliste, sensible? Sûr que les gens qui n'ont jamais cherché ce qui se cache derrière sa moustache vont me chanter pouilles. Libre à chacun de prendre son plaisir où il l'entend ! Je trouve le mien où me mènent mes exigences.

M. Georges Brassens comble celles-ci. Dans les vingt-cinq chansons qu'il a interprétées le soir de la première, je n'ai jamais cessé d'entendre la voix profonde de l'HOMME.

Ce fut, pour moi, un grand moment.

La volupté de chanter de Frida Boccara

Avant l'ouverture du spectacle, M. Félix Vitry m'avait dit de la première partie : « J'espère qu'elle vous plaira ». A la sortie, ma réponse fut : « Vous avez gagné ».

C'est, en effet, une brillante première partie. La place va maintenant me manquer pour en parler comme il conviendrait, aussi je demande qu'on me croie sur parole quand je dis du « main à main » que présentent Les Akimoto qu'il est exceptionnel. Que nous découvrons avec Michel et Monique des duettistes enfin pas comme les autres, riches d'un talent énorme et qui rompent avec les mièvreries de bazar où traditionnellement puisent les « couples chantants ». M. Bernard Dimey, qui nous les présente, nous apprend que la route qui les a menés jusqu'à cette scène ne fut pas toujours heureuse. Arrivés à ce point de leur art, ils n'ont plus à se faire de soucis : les roses du succès, désormais, jalonnent cette route.

C'est plaisir de retrouver M. Claude Luther avec, intactes, la foi et la malice du « Lorientais ». Si l'exubérante ambiance de Saint-Germain et des années folles du jazz Nouvelle-Orléans appartient au passé, M. Luther montre, un quart de siècle après, que la jeunesse des caves qui les applaudissait, lui et son orchestre, avait bien du talent.

Mme Frida Boccara, dont on m'a dit qu'elle avait « fait un malheur » au tout récent Festival de la Chanson de Rio, est la vedette américaine de ce spectacle. Curieux des-

tin que celui de cette jeune femme qui piétine en France depuis une dizaine d'années alors qu'elle a conquis une réputation internationale.

Avec ce Bobino, le public parisien la découvre et l'accueil qu'il a fait à son tour de chant semble indiquer que les choses vont rentrer dans l'ordre et Mme Boccara dans le peloton des têtes d'affiches du music-hall.

Voici, en effet, une « voix ». Lorsque l'artiste a entamé sa première chanson, la salle a senti déferler sur elle comme un grand souffle inhabituel. Passait une charge de cavalerie, une tornade, un torrent impétueux, je ne sais trop quoi, ou tout à la fois, comme il en est chaque fois devant la révélation d'un « tempérament ». La voix, pourtant et le tempérament ne seraient rien si Mme Boccara n'y ajoutait cette qualité suprême : la sincérité. Elle chante, cela se sent, ce qu'elle aime ce qui lui dit au cœur. D'où cette volupté qui passe dans sa voix et que trahissent ses gestes mesurés. Il est rarissime qu'on puisse dire d'un artiste qu'il s'identifie intimement avec son chant. On le dira de Mme Frida Boccara.

Le spectacle est présenté par M. Jean-Pierre Denys, un jeune imitateur de beaucoup d'esprit. Sa verve satirique s'exerce, non point à l'encontre, comme c'est souvent le cas, mais à l'endroit des vedettes de la chanson. Il est tour à tour, avec infiniment de réussite, Brassens, Escudero, Devos, Macias, Nougaro, Aufray, Perret, Aznavour et Claude François.